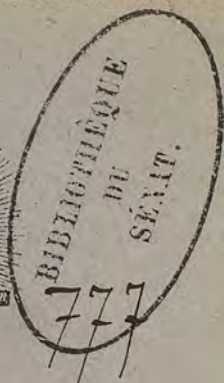


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'ÉCOLE
DE L'ADOLESCENCE,
COMÉDIE,

EN PROSE, EN DEUX ACTES,

Par M. A. L. D'ANTILLY,

Ci-devant premier commis des finances au
département des revenus casuels du Roi,
pensionné de Sa Majesté.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, par
les Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
le 30 Juin 1789.

Prix, 1 liv. 4 s.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXIX.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE FLORAINVAL. M. Courcelles.

LE VICOMTE, son fils aîné, M^{me}. de St. Aubin.

LE CHEVALIER, cadet de celui-ci. M^{lle}. Carline.

Madame ROLLAND, espèce de
bonne des deux enfans. M^{me}. Gontier.

PICARD, domestique de confiance. M. Valeroi.

GEORGES, l'un des fermiers du Comte. M. Favart.

UN DOMESTIQUE. M. Coraly.

PAYSANS ET PAYSANNES, personnages muets.

*La scène se passe dans un appartement de l'hôtel
du comte de Florainval.*



L'ECOLE DE L'ADOLESCENCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans un appartement de l'hôte! du Comte de Florainval. On y voit deux secrétaires dont l'un est fermé & l'autre ouvert ; sur la gauche est une table auprès de laquelle le Comte est assis.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE FLORAINVAL. (*Il se leve.*)

APRÈS trois ans d'absence, je revois enfin mes enfans. Carrière de l'honneur, que vous êtes pénible ! Se séparer de ce qu'on a de plus cher, voler

A

2 L'ECOLE DE L'ADOLESCENCE ;

de péril en péril , s'exposer à mille morts , voilà ce que vous exigez de nous. J'obéis sans murmurer. O ma patrie ! tous mes jours sont à toi ! Mais ce n'est pas assez , accepte encore ceux de mes enfans. Tu leur donnas la noblesse ; leur sang t'appartient. Hélas ! ils touchent au moment de t'en faire hommage , & leur cœur est à peine formé aux vertus que tu demandes à ceux qui se consacrent à ta défense. C'est à moi de les leur inspirer ; c'est à moi de les animer de ce feu dévorant qui seul fait naître la passion de la gloire. (*Il se promène.*) Lorsque le devoir me força de m'éloigner d'eux , je les confiai au plus digne des instituteurs. La mort précipitée de cet homme vertueux aura probablement retardé le développement de leur esprit ; mais s'ils ont conservé cet heureux naturel que je chérissais tant en eux , je suis encore le plus fortuné des pères.

S C E N E I I.

Madame ROLLAND , M. DE FLORAINVAL.

M. DE FLORAINVAL.

Bon jour , madame Rolland.

Madame ROLLAND , *faisant la révérence.*

Votre servante très-humble , M. le Comte.

M. DE FLORAINVAL *prend des papiers sur la table*
& les parcourt.

Voilà, si je ne me trompe, les comptes que vous m'avez présentés hier.

Madame ROLLAND.

Oui, M. le comte.

M. DE FLORAINVAL.

Mémoire de la dépense faite pour M. le vicomte...
Passons.... Mémoire de celle de M. le chevalier....
Passons encore; ce n'est pas ce que je cherche.....
Total de la dépense de la maison de M. le comte,
36,000 liv. c'est-à-dire, 12,000 liv. par an; mais
c'est incroyable!

Madame ROLLAND.

M. le comte, j'ai l'honneur de vous protester....

M. DE FLORAINVAL.

Vous êtes, il faut l'avouer, une femme bien rare, un vrai trésor. Je crains cependant que vous n'ayiez porté trop loin l'économie. Parlez-moi sincèrement; en mon absence, personne n'a-t-il souffert? personne n'a-t-il été renvoyé? Tout le monde enfin a-t-il été content?

Madame ROLLAND.

Chacun a fait son devoir.

M. DE FLORAINVAL.

Je vous entends.

A ij

4 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

Madame ROLLAND.

Si M. le comte daignoit jeter les yeux sur ces mémoires.

(*M. de Florainval la regarde en souriant & déchire les mémoires.*)

Madame ROLLAND.

Juste ciel !

M. DE FLORAINVAL.

C'est ainsi que l'on doit traiter avec les honnêtes gens.... ma chere madame Rolland....

Madame ROLLAND, à part.

Ma chere madame Rolland !

M. DE FLORAINVAL.

Votre bonne administration sera récompensée comme elle doit l'être.

Madame ROLLAND.

Je ne fais que mon devoir, M. le comte.

M. DE FLORAINVAL.

Eh ! qui peut en dire autant ? Ah ça, je veux que vous restiez à la tête de ma maison, comme si je n'étois pas ici ; je vous donne carte blanche, ne l'oubliez pas. Il vous suffira de vous rappeler l'état que je tenois avant mon départ.

Madame ROLLAND.

Oui, monsieur, mais vous aviez alors un intendant, & ces messieurs-là....

COMÉDIE.

M. DE FLORAINVAL.

Ne vous ressemblent guère.

Madame ROLLAND.

Ce n'est point ce que je voulois dire.

M. DE FLORAINVAL.

Eh bien , vous m'en servirez. Nous compterons ensemble tous les cinq ans , tous les dix ans ; mais non , nous ne compterons jamais. En vous accordant une confiance sans bornes , je crois m'honorer autant que vous.

Madame ROLLAND se leve & fait une profonde
révérence.

Monsieur le comte.....

M. DE FLORAINVAL.

Point de remerciemens. (*Il regarde de tous côtés.*)
Nous sommes seuls ; donnez-moi toute votre attention , & répondez avec franchise. (*La bonne prend un air recueilli & composé.*) Mes enfans vous ont causé bien de la peine ? bien du tourment ?
Avouez-le.

Madame ROLLAND.

Je n'ai eu que l'inquiétude de ne pouvoir vous remplacer auprès d'eux.

M. DE FLORAINVAL.

Ils sont si étourdis , si pétulans.

Aii

6 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

Madame ROLLAND, *avec gaieté.*

Il est vrai que M. le chevalier est d'une vivacité, d'une vivacité.....

M. DE FLORAINVAL.

Le vicomte ne le lui cede ~~en~~ rien.

Madame ROLLAND, *embarrassée.*

Où..... je le crois..... mais cependant.....
(*à part.*) Q'allois-je dire ?

M. DE FLORAINVAL.

Seroit-il devenu plus réfléchi ?

Madame ROLLAND.

Oui, monsieur, plus réfléchi, c'est le mot que je cherchois.

M. DE FLORAINVAL.

En effet, elle a raison, & je crois même m'en être aperçu..... Comme ils ont dû vous parler de moi !

Madame ROLLAND.

M. le chevalier m'apportoit vos lettres, me les montrait, les baisoit mille fois par jour, & me demandoit sans cesse quand il reverroit son bon ami, car c'est ainsi qu'il vous appelle.

M. DE FLORAINVAL.

Son frere?.... (*Madame Rolland interdite & cherchant sa réponse.*) Eh bien ?

COMÉDIE. 7

MADAME ROLLAND.

Pensoit également à M. le comte ; mais il ne montrait vos lettres à personne, dans la crainte sans doute de donner de la jalousie à M. le chevalier.

M. DE FLORAINVAL.

Ils ont été l'un & l'autre fort exacts à m'écrire ; cette correspondance répandoit sur chaque instant de ma vie un charme inexprimable. J'aurois désiré cependant que le style du vicomte eût été moins recherché. Celui du chevalier est plus simple, plus tendre, plus animé. Il a un je ne fais quoi qui va au cœur.

MADAME ROLLAND.

Eh bien, c'est de même quand il parle.

M. DE FLORAINVAL, *avec une inquiétude qui augmente par gradation.*

La mort de leur instituteur leur a sans doute coûté bien des larmes ?

MADAME ROLLAND.

M. le chevalier..... M. le vicomte.... (*à part.*)
Mon Dieu, que je suis étourdie !

M. DE FLORAINVAL.

Pourquoi vous reprendre ? continuez, la bonne, continuez..... M. le chevalier ?.....

MADAME ROLLAND.

Reçut son dernier soupir. Hélas ! je crus que ce

8 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

cher enfant ne lui survivroit pas , tant il étoit affligé. M. son frere l'a regretté : oh! oui , bien sûrement regretté.

M. DE FLORAINVAL.

Sans avoir répandu peut-être une seule larme.

Madame ROLLAND.

Considérez , M. le comte , qu'il est l'aîné.

M. DE FLORAINVAL.

Oui , d'un an.

Madame ROLLAND.

Et qu'à son âge on ne doit pas non plus pleurer comme un enfant.

M. DE FLORAINVAL , à part.

Je crains d'en trop apprendre. (*Haut.*) A quoi s'occupent-ils ?

Madame ROLLAND.

Ils passent ordinairement la matinée avec leurs maîtres ; l'après midi je les mene à la promenade. Le soir nous nous rassemblons dans votre cabinet , & là , en face de votre portrait , nous lisons les journaux. Ah! monsieur , si vous voyiez l'attention de ces chers enfans , au récit d'un trait de bienfaisance , vous en pleureriez de joie. L'aîné écoute , admire ; le cadet se le fait répéter jusqu'à ce qu'il l'ait retenu , & le lendemain il me le raconte tout couramment.

M. DE FLORAINVAL, à part.

Cachons lui, s'il se peut, mon trouble. (*après avoir regardé autour de lui.*) Qu'apperçoi-je ? Deux secrétaires !

Madame ROLLAND.

Vos enfans ont désiré qu'ils fussent dans cet appartement.

M. DE FLORAINVAL.

L'un ouvert, l'autre fermé ! il ne faut pas demander à qui appartient celui-ci.

Madame ROLLAND.

Au plus jeune. Je n'ai jamais pu obtenir qu'il le fermât. Lorsque je lui dis qu'il s'expose à être volé, il ne m'écoute pas. M. le vicomte n'est pas comme cela ; oh ! il n'est pas comme cela, & il a raison. Ah ! monsieur, vous ne vous figurez pas combien il est sage, raisonnable & prudent, pour son âge. On n'a pas plus d'ordre, plus de soin, plus d'économie. Vous croyez peut-être qu'il dissipe l'argent de ses menus plaisirs ? Point du tout ; il le conserve précieusement, & n'y touche qu'à la dernière extrémité.

M. DE FLORAINVAL, à part.

Qu'entends-je !

Madame ROLLAND.

Que n'en est-il de même du cadet ! mais à peine

10 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE;

a-t-il reçu son mois qu'il le dépense sans qu'on sache jamais à quoi. Je vous avoue, M. le comte, que je l'aurois réprimandé, si vous ne m'aviez expressément ordonné de ne jamais entrer dans le détail de sa dépense particulière.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Ainsi l'un est avare & l'autre prodigue. C'est bon à savoir. Vous avez en cela parfaitement rempli mes intentions. Ce sont eux, dissimulons.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE VICOMTE,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. (*Il se jette au cou de son pere.*)

BON jour, bon ami. (*Il court ensuite à madame Rolland & l'embrasse.*)

LE VICOMTE, *embrassant gravement son pere.*

Bon jour, mon pere. (*Il fait ensuite à madame Rolland une légère inclination.*)

M. DE FLORAINVAL.

Bon jour, mes enfans.

COMÉDIE.

II

MADAME ROLLAND, après les avoir regardés
l'un & l'autre.

Je les aime tous les deux, mais il y en a un cependant.... C'est qu'il est si doux, si caressant....
Votre servante, M. le comte.

(En se retirant, elle a toujours les yeux sur le chevalier, qui lui envoie un baiser.)

SCÈNE IV.

M. DE FLORAINVAL, LE VICOMTE,
LE CHEVALIER.

M. DE FLORAINVAL, à ses enfans.

LA digne femme ! comme elle vous chérit ! Honorez-la, respectez-la, mes amis ; elle eut toujours pour vous les entrailles d'une mère ; que votre attachement lui fasse croire quelquefois que vous êtes ses enfans.

LE CHEVALIER.

Bonne est, après mon papa, ce que j'aime le plus au monde.

LE VICOMTE.

Personne ne l'estime plus que moi.

12 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

M. DE FLORAINVAL.

Vous la payez bien mal de ses soins, si c'est le seul sentiment que vous daigniez lui accorder.

LE VICOMTE rougit.

Je voulois dire....

M. DE FLORAINVAL, avec bonté.

Tu rougis! tu es embarrassé! Ce trouble fait l'éloge de ton cœur, & t'excuse auprès de moi. (*Au chevalier.*) Comme te voilà grand!

LE CHEVALIER. (*Il va se mettre auprès de son frere & se mesure contre lui.*)

Et cependant vicomte est l'aîné.

M. DE FLORAINVAL s'assied au milieu de ses enfans.

Mes enfans, cela m'avertit qu'il est tems de vous assurer, par un état digne de vous, le rang pour lequel le sort vous a fait naître.

LE VICOMTE.

Que peut-on être de plus qu'homme de qualité?

M. DE FLORAINVAL.

Citoyen utile.... Voilà l'homme que la société élève au-dessus des autres. Voilà celui sur lequel elle a sans cesse les yeux, & dont elle daigne transmettre le souvenir à la postérité. Gardez-vous bien, mes enfans, de ressembler à ces nobles qui croient qu'un grand nom tient lieu de mérite. Cette

seule idée étoufferoit en vous jusqu'au germe des moindres vertus , & votre vie , marquée perpétuellement du sceau de l'opprobre , s'écouleroit entre le mépris de vos inférieurs & le dédain de vos égaux.

LE CHEVALIER.

Qu'il me tarde d'avoir l'âge de mon frere.

M. DE FLORAINVAL.

Je te devine ; tu brûles d'entrer au service. Un uniforme, une épaulette, cela sied si bien....

LE CHEVALIER.

Mon bon papa , si tu m'aimes bien , promets-moi.....

M. DE FLORAINVAL.

Voyons.

LE CHEVALIER.

De me faire colonel l'année prochaine.

M. DE FLORAINVAL.

Colonel ? (*Il rit.*) Ah ! vraiment un colonel de quinze ans seroit un personnage très-respectable. Mon ami, j'en suis bien fâché, mais il faudra vous contenter d'une simple sous-lieutenance ; le tems & vos services feront le reste..... Et vous, M. le vicomte, une sous-lieutenance , (car c'est tout ce que je puis vous offrir,) vous tente-t-elle ?

LE VICOMTE.

Mon pere.....

14 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

M. DE FLORAINVAL.

Je t'entends, tu voudrois, ainsi que ton frere, être colonel. Vraiment l'état auroit en vous de vaillans défenseurs. (*Le vicomte garde le silence.*) Eh bien! tu gardes le silence?

LE VICOMTE.

N'est-il donc qu'une seule maniere de servir son prince?

M. DE FLORAINVAL.

Il en est mille, mon ami. Le militaire, le magistrat, le financier, le négociant, l'artisan servent également la patrie; mais il n'en est que deux pour vous, l'épée ou la robe.

LE VICOMTE.

La robe.

M. DE FLORAINVAL.

Réfléchissez mûrement, mon fils; songez que cet état exige de profondes connoissances, une ame incorruptible, une fermeté à toute épreuve.

LE VICOMTE, *avec plus de gaieté.*

Il me semble qu'une belle charge de finance, qui donneroit tout-à-la-fois la richesse & la considération.....

M. DE FLORAINVAL, *riant.*

Vous en ferez donc faire une tout exprès pour vous..... Mon ami, je vous pardonne de ne pas

savoir encore tout ce que vous vous devez à vous-même ; mais , je vous le répète , vous ne pouvez choisir qu'entre la robe & l'épée. Laissez le parvenu trafiquer des calamités publiques ; laissez-le composer sa fortune des débris de celles qu'il détruit chaque jour ; mais vous , mon fils , quel besoin avez-vous d'augmenter la vôtre ?

LE CHEVALIER.

Papa , mon frere est donc bien riche ? Ah ! que cela me fait de plaisir !

M. DE FLORAINVAL.

Mes enfans , uniques héritiers de votre mere , vous jouirez chacun , à vingt ans , de deux cents mille livres de rente.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER, *ensemble.*

Deux cents mille livres de rente !

LE VICOMTE, *avec transport.*

A vingt ans !

LE CHEVALIER.

Et que faire d'un revenu semblable ?

M. DE FLORAINVAL.

Se rappeler qu'il est des malheureux.

LE CHEVALIER.

Oh ! nous y songerons sans cesse ; n'est-ce pas , mon frere ?

16 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

LE VICOMTE, à part sans l'écouter.

Deux cents mille livres de rente!

M. DE FLORAINVAL.

Mes amis, tout rit, tout prospère autour de vous; il n'en est pas de même dans les campagnes. (*Il tire une lettre de sa poche.*) Jugez-en.... C'est le régisseur de mes terres qui m'écrit.

(*Il lit en observant ses enfans.*)

Monsieur le comte,

« L'ouragan dernier a dévasté ces cantons. Vos
» vassaux sont ruinés pour plusieurs années, mais
» vos bontés leur restent, & c'est pour eux un
» trésor inépuisable. Le bon-homme Georges, l'un
» de vos fermiers....

LE CHEVALIER.

Le bon-homme Georges!

M. DE FLORAINVAL.

» vient de partir, pour se rendre auprès de vous,
» monsieur le comte, & vous faire le tableau de
» leur situation.

(*Pendant la finale de cette lettre, le chevalier laisse échapper quelques larmes. La contenance du vicomte sera triste.*)

» Je suis avec respect, &c. »

LE

COMÉDIE

17

LE CHEVALIER.

Je donnerois je donnerois tout au monde
pour qu'il arrivât aujourd'hui.

M. DE FLORAINVAL.

Tu pleures , mon ami ?

LE CHEVALIER.

Non , mon papa , *(du ton d'une personne qui rit pour
cacher sa douleur.*

M. DE FLORAINVAL , *le serrant dans ses bras.*

Bien , mon enfant , bien ! puisses-tu ne jamais répandre d'autres larmes Le vicomte n'est pas trop à son aise ; il a le cœur gros sa douleur est concentrée Il est fort beau sans contredit de s'attendrir sur le sort des infortunés , mais on leur doit quelque chose de plus. Voyons entre nous ce que nous ferons pour le bon-homme Georges ; nous nous occuperons des autres ensuite.

LE CHEVALIER *se fouillant sans être vu de son pere ,
& donnant à entendre qu'il n'a plus d'argent.*

Que je m'en veux d'avoir dépensé tout mon argent !

LE VICOMTE.

Mon pere , l'intendant de cette province est votre ami , on pourroit donner à Georges une lettre de recommandation.

B

18 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Le voilà bien tel qu'on me l'a dépeint.

LE CHEVALIER.

Si j'avois pu prévoir.....

M. DE FLORAINVAL.

Pour toi, je gagerois que tu es sans argent.

LE CHEVALIER.

Bon ami, tu gagnerois.

M. DE FLORAINVAL.

Voilà ce que c'est que de n'avoir point d'ordre. L'occasion de faire une bonne œuvre se présente, & on la manque..... Eh bien, nous attendrons l'arrivée de Georges; tu seras peut-être plus riche alors.... J'oubliois le plus intéressant pour vous, mes enfans, le mois ne commence-t-il pas aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Oui, papa.... nous allons recevoir nos menus plaisirs.

M. DE FLORAINVAL, *remettant une bourse à chacun d'eux.*

Tenez, voici quinze louis chacun.

LE CHEVALIER.

Merci, bon ami. (*à part.*) Georges peut venir maintenant quand il voudra.

COMÉDIE.

19

LE VICOMTE embrasse son pere & compte ensuite
ses louis.

Cinq.... dix.... quinze. (*Ensuite il jette les yeux
sur son secrétaire.*)

M. DE FLORAINVAL.

Mes enfans , je vous laisse pour un instant. (*Les
prenant l'un & l'autre par le bras.*) Sur toute chose,
gardez-vous d'être jamais avare, (*au vicomte*) ; ou
prodigue, (*au chevalier.*) Le premier est haï de tout
le monde , le second n'est estimé de personne. S'il
falloit absolument que vous fussiez l'un ou l'autre,
j'aimerois encore mieux vous voir prodigue ; l'ar-
gent dissipé mal-à-propos tourne au moins au pro-
fit de quelques-uns ; l'or que l'on enfouit est perdu
pour toute la société.

(*Les deux freres , également étonnés de cette leçon,
s'entre-regardent , & laissent sortir leur pere sans
lui rien dire.*)

SCENE V.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, *à part.*

LORSQUE l'on enfouit.... Sauroit-on?.... Si je le croyois, j'irois à l'instant le changer de place.

LE CHEVALIER, *à part.*

L'argent dissipé mal-à-propos.... Rien n'est plus clair..... c'est à moi que cela s'adressoit..... Je pourrois me justifier, mais non.... il vaut mieux garder le silence..... Vicomte, comment trouves-tu la leçon?

LE VICOMTE.

Ce n'est point moi qu'elle regarde.

LE CHEVALIER.

Je suis plus franc, & j'ai cru me reconnoître.... Mais qu'as-tu donc? tu me parois tout rêveur?

LE VICOMTE.

Je réfléchissois.....

LE CHEVALIER.

A l'état que tu dois embrasser. Moi, je suis d'avis qu'une robe, un rabat, une perruque bien large, feroient à merveille à ta gravité.

COMÉDIE.

LE VICOMTE.

Quelle extravagance !

LE CHEVALIER.

A propos, mon frere, fais-tu bien que nous avons
une fête à célébrer aujourd'hui ?

LE VICOMTE.

'Une fête?

LE CHEVALIER.

Oui ; celle de la bonne madame Rolland.

LE VICOMTE.

Picard a reçu mes ordres à ce sujet.

LE CHEVALIER.

Je l'ai prié de me rendre un service : il ne vient
pas ; cela me désespere.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Vous ferez sans doute magnifique ?

LE CHEVALIER.

Non, mais reconnoissant.

LE VICOMTE.

Un beau bouquet, composé des plus belles fleurs
de la saison, fait avec tout l'art imaginable, en-
touré d'un ruban choisi de la main de M. Picard ;
tout cela doit produire un grand effet.

Biiij

22 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

LE CHEVALIER, *à part.*

Il en est à cent lieues. (*Haut.*) Oui, mon frere, c'est quelque chose de semblable..... & comme il me tarde d'offrir ce beau bouquet à madame Rolland, je vais voir si Picard n'est pas de retour.
(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE VICOMTE.

De grace, fermez donc ce secrétaire.

LE CHEVALIER.

Je n'en ai pas le tems.

LE VICOMTE.

Mais on vous volera.

LE CHEVALIER.

J'aime encore mieux l'être que de soupçonner d'honnêtes gens.

SCENE VI.

LE VICOMTE, *seul.*

LE beau raisonnement! Il est digne de lui. Quelle tête! C'est aussi la faute de madame Rolland; elle a pour lui un foible qui ne se connoît pas. Il en est de même des gens de la maison; tout ce qu'il dit est applaudi; tout ce qu'il fait est approuvé

& cela parce qu'il jette l'or à pleines mains , parce qu'il ne compte avec personne. Un tems viendra peut-être, mon cher frere, où vous sentirez mieux le prix de l'économie..... (*Il regarde & prête l'oreille.*) Je suis seul , le moment est favorable , (*Il tire la bourse qu'il a reçue de son pere.*) mettons cette somme en lieu de sûreté. (*Il ouvre son secrétaire, & en tire quatre rouleaux de louis.*) Ving cinq, cinquante, soixante-quinze, cent. Ils y sont tous. Le chevalier seroit bien embarrassé d'en montrer autant. Deux mille quatre cents livres & quinze louis font deux mille sept cent soixante livres, sans les quatre-cent louis que j'ai cachés ailleurs..... Dix mille francs amassés dans l'espace de cinq ans ! mais c'est une fortune ! (*Il met le tout dans son secrétaire.*) Rentrez, mes bons amis, rentrez; je vous promets de vous visiter tous les jours, oui tous les jours.

(*Il se fait du bruit. Le vicomte n'ayant pas le tems de fermer son secrétaire à la clef, se contente d'en relever le panneau.*)

Je suis perdu.

(*Il sera agité & inquiet pendant le commencement de la scene suivante.*)

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER,
PICARD, *un paquet d'une main, un carton de
l'autre.*

LE CHEVALIER.

VICOMTE, voilà Picard.

LE VICOMTE, *à part.*

Je tremble qu'ils ne m'aient aperçu.

PICARD.

Messieurs, pardon si je vous ai fait attendre ;
mais ce n'est pas ma faute d'avoir couru.

LE CHEVALIER.

Tu es donc bien fatigué ?

PICARD.

Cela n'est rien ; *(au chevalier)* avec vous, mon
cher maître, on ne regarde jamais à la peine.

LE CHEVALIER, *prenant le carton de ses mains.*

Ceci m'appartient, je m'en empare.

PICARD *remet au vicomte un petit paquet entouré
de papier.*

M. le vicomte.

COMÉDIE.

25

LE VICOMTE.

Bien obligé; tu me diras ce que cela t'a coûté.

PICARD, *regardant le chevalier.*

Rien ne presse; ah! vraiment j'avois beau chercher M. Dumas dans le fauxbourg Saint-Antoine, j'y serois encore, sans un très-honniête marchand qui a eu la bonté de me donner son adresse.

LE CHEVALIER.

Et où demeure-t-il donc?

PICARD.

A deux pas de là; fauxbourg Saint-Honoré.

LE CHEVALIER, *après avoir réfléchi.*

Pardonne-moi cette étourderie; l'impatience m'aura fait perdre la mémoire.

PICARD.

J'en suis persuadé.

LE VICOMTE, *à part.*

Elle sera bien surprise, madame Rolland.

LE CHEVALIER.

Tu dois être bien las; va te reposer, mon ami, va te reposer.

PICARD.

Me reposer? j'ai bien d'autres choses à faire.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame ROLLAND.

LE CHEVALIER, *avec joie.*

C'est bonne ; elle vient à propos.

Madame ROLLAND.

Messieurs , le maître de mathématiques vous attend.

LE VICOMTE.

L'ennuyeux homme !

LE CHEVALIER, *ne sachant trop comment tourner son compliment.*

Bonne , tu fais que le jour de ta fête tu ne nous grondes jamais.

Madame ROLLAND.

Ne vous y fiez pas.

LE CHEVALIER.

Il faut cependant me le promettre.

Madame ROLLAND.

Oui , mais à condition.....

LE CHEVALIER.

Oh ! point de condition.... Tu vois ce carton ;

ce qu'il renferme est si peu de chose que je n'ose
te l'offrir.

MADAME ROLLAND; *à part.*

Le charmant enfant! (*Haut.*) M. le Chevalier,
vous êtes si obligeant. (*Elle s'attendrit.*) Mon Dieu,
je ne fais plus que lui répondre.

LE CHEVALIER, *lui donnant le carton qu'elle
accepte en faisant une révérence.*

Tiens, bonne, mais sur-tout garde-toi d'en parler
à papa. Je ne te le pardonnerois jamais de la vie.
Sauvons-nous. (*Il sort.*)

MADAME ROLLAND, *se frottant les yeux.*
Je suis dans un état..... Mais c'est que....

LE VICOMTE *lui présente son cadeau.*
Madame Rolland.

MADAME ROLLAND.

C'est que personne au monde..... (*Se retour-
nant du côté du vicomte.*) Excusez-moi, M. le vicomte.

LE VICOMTE, *lui donnant le paquet.*

Je ne mets aucune importance à ce foible cadeau;
c'est ce qui me fait croire qu'il ne fera pas moins
bien reçu que celui de mon frere.

(*Madame Rolland accepte, & salue le vicomte, qui
se retire après une légère inclination, laissant la
clef au secrétaire.*)

SCENE IX.

MADAME ROLLAND, PICARD.

(Picard, après avoir suivi des yeux le vicomte, fixe madame Rolland. Ils se regardent un instant en silence.)

MADAME ROLLAND.

QUE ce chevalier est aimable !

PICARD.

Son frere ne le vaudra jamais.

MADAME ROLLAND.

Ce feroit bien dommage.

PICARD.

Cela sera pourtant.

MADAME ROLLAND.

Vous m'affligez.

PICARD.

Je ne suis, morbleu, qu'un simple domestique, mais je ne changerois pas mon cœur contre le sien.

MADAME ROLLAND, *avec étonnement.*

Quels défauts lui trouvez-vous donc ?

P I C A R D.

Vous ne les voyez pas, vous, madame Rolland, parce que vous le chérissiez aveuglément ; mais si vous le connoissiez comme moi.

Madame R O L L A N D.

Eh bien ?

P I C A R D.

Vous verriez qu'il n'aime personne ; pas même vous, pas même son frere.

Madame R O L L A N D.

Est-il possible !

P I C A R D.

Ne vous en étonnez pas, c'est un avare.

Madame R O L L A N D.

Lui, avare !

P I C A R D.

Il ne vous souvient donc pas de ce jour où un homme bien vêtu, l'abordant humblement, le chapeau à la main, lui dit, les larmes aux yeux : Monsieur, daignez secourir un malheureux pere de famille, dont les enfans expirent en ce moment de misere & de besoin ; le ciel bénira votre jeunesse. Eh bien, que lui répondit-il ? Retire-toi, fainéant ; va travailler ; c'est-à-dire, meurs de faim, si tu n'as pas d'ouvrage.

30 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

Madame ROLLAND, *avec chaleur.*

Ah ! si je l'avois entendu, je l'aurois écrit à l'inst-
tant à son pere.

P I C A R D.

Que ne lui écriviez-vous donc, lorsqu'il vous pro-
posa de renvoyer Jérôme, parce que ses filles & sa
femme venoient ici quelquefois manger avec lui ;
de chasser Lafleur, parce qu'il vous prioit de tems
en tems de lui avancer ses gages.

Madame ROLLAND, *du ton de la priere.*

Paix, paix, Picard, je vous en prie, je vous en
conjure ; si l'on vous entendoit !

P I C A R D.

Et qui ?

Madame ROLLAND.

M. de Florainval.

P I C A R D.

Il me remerciroit.

Madame ROLLAND.

M. le vicomte.

P I C A R D.

Peut-être se corrigeroit-il..... Tenez, madame
Rolland, voulez-vous une nouvelle preuve de son
avarice ? ouvrez ce pacquet ; moi qui fais ce qu'il
contient, j'en parle de science certaine.

MADAME ROLLAND.

Eh bien, voyons. (*Avec joie.*) Des gants!.....
Eh! mais ils sont brodés. . . La couleur en est charmante. Je les trouve du meilleur goût.

PICARD, *levant les épaules.*

En ce cas, faites-m'en compliment, car c'est moi qui les ai achetés.

MADAME ROLLAND, *d'un air un peu consterné.*

J'avoue qu'ils m'eussent flattée davantage s'il les avoit choisis; mais ils viennent de lui, peuvent-ils ne pas m'être chers?

PICARD, *les retournant.*

Le présent est vraiment superbe. . . Mais ouvrons le carton Foi d'honnête serviteur, je ne fais pas ce qu'il renferme, car il m'a été remis tel que le voilà.

MADAME ROLLAND *ouvre le carton.*

Ah! que c'est beau! Des rubans! *Elle les donne à Picard.*) Des dentelles!

PICARD.

Passé encore, j'aime qu'on fasse bien les choses.

MADAME ROLLAND, *après avoir donné les dentelles à Picard.*

Une montre d'or!

PICARD.

Se peut-il? Voyons, voyons.

32 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

Madame ROLLAND.

Les bras me tombent.

PICARD, *après l'avoir portée à son oreille.*

Voilà ce qui s'appelle agir noblement. Le digne enfant! Je verserois tout mon sang pour lui.

SCENE X.

M. DE FLORAINVAL, Madame ROLLAND,
PICARD.

Madame ROLLAND, *la montre à la main.*

CHUT, c'est M. le comte.

M. DE FLORAINVAL.

Picard, les ouvriers travaillent à la piece d'eau du jardin, allez les surveiller.

PICARD.

Oui, monsieur.

SCENE

SCENE XI.

M. DE FLORAINVAL, Madame ROLLAND.

M. DE FLORAINVAL.

RÉJOUISSÉZ-VOUS, madame Rolland, le bonhomme Georges, votre oncle, vient d'arriver à l'instant.

Madame ROLLAND.

Excusez-moi, M. le comte; mais la joie, le trouble, le ravissement..... C'est que c'est lui....
(Lui montrant la montre.) Si j'avois pu deviner, je me serois bien gardée..... Et ces gants, ces dentelles, ces rubans & cette montre. Oh! comme cela doit coûter cher!

M. DE FLORAINVAL.

Peut-on connoître la main qui a eu le bonheur de vous les offrir?

Madame ROLLAND.

Se ressouvenir que c'est ma fête!

M. DE FLORAINVAL.

Je suis ravi de l'apprendre.

Madame ROLLAND.

Et me donner!..... mais je n'accepterai jamais

34 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,
tout cela. Bon pour des gants, des rubans.... Ces
chers enfans, s'ils connoissoient mon cœur.

M. DE FLORAINVAL.

Quoi! ces présens viendroient?...

Madame ROLLAND.

De vos enfans, M. le comte, de vos enfans;
mais je vais de ce pas.

M. DE FLORAINVAL.

N'en faites rien, vous les affligeriez.

Madame ROLLAND.

Comment! jeter ainsi l'argent par les fenêtres!

M. DE FLORAINVAL.

Il est toujours bien employé, quand la recon-
noissance en dispose.

Madame ROLLAND.

Oh! je n'entends pas que M. le chevalier se ruine
pour moi.

M. DE FLORAINVAL.

Le vicomte aura mieux sans doute consulté vos
sentimens. (*Prenant les gants.*) J'affirmerois presque
que ces gants.

Madame ROLLAND.

Viennent de lui? C'est la vérité; n'est-ce pas
ainsi que l'amitié doit en agir?

COMÉDIE.

35

M. DE FLORAINVAL.

J'en conviens ; néanmoins , pour ne point trop chagriner le chevalier , il faut vous résigner à garder ces présens. (*à part.* Oh ! M. le vicomte , je vous apprendrai.

(*On entend des cris derrière le théâtre.*)

Madame ROLLAND.

Miséricorde , quel bruit !

SCENE XII.

M. DE FLORAINVAL , Madame ROLLAND ,
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE , *l'air effaré.*

M. le comte.....

M. DE FLORAINVAL.

Eh bien qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

M. le vicomte.....

M. DE FLORAINVAL.

Après.

LE DOMESTIQUE.

Sans Picard....

C ij

36 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

M. DE FLORAINVAL.

Acheveras-tu ?

LE DOMESTIQUE.

M. le vicomte s'étant avancé pour examiner les travaux, le pied lui a manqué, & il étoit tombé dans le bassin, lorsque Picard, le saisissant par le bras, l'en a retiré, au risque d'y tomber lui-même.

(*Madame Rolland jette à terre montre, rubans &c.*

& sort en courant aussi vite que son âge le lui permet.

M. DE FLORAINVAL.

Ah! je respire, que l'on me conduise à l'instant à mon fils, à Picard.

(*Il dit ceci en marchant vers la porte du fond, le domestique sort.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PICARD.

PICARD, à une certaine distance de M. le comte.

RASSUREZ-VOUS, M. le comte, rassurez-vous; ce n'est rien, moins que rien.

LE COMTE, le presse contre son sein.

Viens, brave & fidele serviteur, viens recevoir

dans mes bras la première récompense de ton attachement & de ton courage.

P I C A R D.

Mon cher maître , ne me fachez aucun gré de cette action. Ce que le ciel m'a permis de faire pour M. le vicomte , ne l'auriez-vous pas fait pour moi ?

L E C O M T E.

Ah ! n'en doute pas. . . . Je vole auprès de lui ; toi , mon cher Picard , ressouviens-toi de ce dont nous sommes convenus. (*Il lui montre le secrétaire.*) Le moment est favorable , je prends tout sur moi : puisse l'épreuve que je réserve à mon fils te prouver qu'il méritoit que tu conservasses ses jours.

SCENE XIV.

P I C A R D , *seul.*

J E suis cependant bien heureux de m'être trouvé là. Ce pauvre pere seroit mort de chagrin. Grace à Dieu tout le monde en a été quitte pour la peur , à commencer par M. le Vicomte que j'ai laissé riant lui-même de cette aventure. J'espère que ceci lui apprendra que le plus grand seigneur est quelquefois à la merci du dernier de ses gens. Quant à la leçon

38 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

que M. le comte lui prépare, si elle n'opere pas, il est incorrigible. Personne ne vient. procédons à l'ouverture de ce secrétaire. (*Il fait deux pas.*) C'est incroyable! tout mon corps tremble. mes jambes plient sous moi une sueur froide. & cependant je n'agis que d'après les ordres de mon maître. Ah! qu'il doit en coûter pour cesser d'être honnête homme!

(*Il se rapproche du secrétaire.*)

SCENE XV.

PICARD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *courant à Picard.*

C'EST lui; comme je vais l'embrasser!

PICARD.

Avec cet enfant, il n'est pas moyen de rester seul.

LE CHEVALIER, *sautant à son cou & l'embrassant à plusieurs reprises.*

Mon cher Picard, tiens, voilà pour le service que tu as rendu à mon frere. Ce ne sont que des baisers.

PICARD.

Eh! que me faut-il de plus, mon cher maître?

LE CHEVALIER.

Bon ami m'a dit que dans cinq ans nous aurions, le vicomte & moi, deux cents mille livres de rente chacun..... Eh bien, si tu nous aimes encore dans ce tems, tu vivras auprès de nous, toi, ta femme, tes enfans, & notre maison sera la tienne.

PICARD, *à part.*

Il me fend le cœur..... M. le chevalier, c'est trop de bonté.

LE CHEVALIER.

Mais que faisois-tu donc ici ? Ne devrois-tu pas être auprès de mon frere ? Il seroit si doux pour lui de te voir..... & papa, & bonne ; si tu savois avec quelle impatience ils t'attendent !

PICARD.

Je rangeois cet appartement.

LE CHEVALIER.

Promets-moi de venir aussi-tôt que tu auras fini.

PICARD.

C'est l'affaire de deux minutes.

LE CHEVALIER.

Je vais porter cette bonne nouvelle à papa
(*A part, en s'en allant.*) Deux minutes, & pas un instant avec, sinon je viens te chercher.

PICARD, *sans impatience.*

Il ne s'en ira pas.

Civ

SCENE XVI.

PICARD, seul.

UN moment plus-tard il me surprenoit. (*Il fait quelques pas, & regarde du côté par lequel le chevalier est sorti.*) Du train dont il va, son retour n'est pas à craindre; remettons-nous à l'ouvrage. (*Parcourant des yeux le secrétaire.*) La clef y est! par quel prodige? Mettons à profit sa distraction. (*En ouvrant le secrétaire.*) C'est bien la première de ce genre qu'il ait à se reprocher.... Comment diable! ceci a tout-à-fait bonne mine. (*Il prend un rouleau & le pèse à la main.*) Des louis! prenons, prenons. (*Il en prend quatre qu'il met l'un après l'autre dans sa poche.*) Un, deux, trois, quatre.... L'excellente capture!.... Plus, une bourse! au greffe!.... (*La tenant par l'extrémité.*) Elle est dodue.

(*La bourse lui échappe, le chevalier entre au moment où elle tombe.*)

SCÈNE XVII.

PICARD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! (*Il reste immobile.*)

PICARD met la bourse dans sa poche.

M. le vicomte, je ne crois pas que vous revoyiez de si tôt ce cher argent. (*Il ferme le secrétaire.*)

LE CHEVALIER.

Qu'ai-je entendu! (*Il se sauve dans un cabinet qui est à la gauche de Picard.*)

PICARD.

Retirons-nous. Pour un coup d'essai je n'ai pas mal réussi.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER. (*Il suit Picard des yeux ,
jusqu'à ce qu'il soit sorti.*)

FAUT-IL que l'impatience du vicomte m'ait ramené ici ! (*Il marche d'un air rêveur.*) Ce secrétaire étoit ouvert. . . . la bourse qu'il tenoit à la main ressemble tant à celle que mon frere a reçue ce matin de papa.... Mais Picard est si honnête homme ! à moins que la nécessité.... Quoi ! je pourrois croire que ce digne serviteur. . . . en vérité je m'y perds. Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire dont il faut que Picard lui-même m'éclaircisse.... A tout hasard , mettons cette bourse dans le secrétaire. . . . par ce moyen , mon frere n'aura rien perdu , & le fidele Picard ne fera pas même soupçonné.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La décoration est la même.

SCENE PREMIERE.

Madame ROLLAND, GEORGES.

Madame ROLLAND.

M. le comte ne peut tarder à venir ; asseyez-vous, mon oncle. (*Elle lui donne un siège.*

GEORGES.

Bien obligé, ma niece.

Madame ROLLAND.

Ah ! ça, il faut nous promettre de rester quelques jours avec nous.

GEORGES.

Tu fais combien cela me feroit de plaisir ; mais nous sommes malheureusement dans le tems des semaines.

Madame ROLLAND.

Eh bien ! mes freres ne sont-ils pas là pour les faire !

G E O R G E S.

Et leurs terres , qui les travaillera pour eux ?

Madame R O L L A N D.

Nos amis , les vôtres.

G E O R G E S.

La grêle les a trop maltraités pour que nous puissions compter sur leur assistance.

Madame R O L L A N D.

Le dégât a donc été considérable ?

G E O R G E S.

Notre canton a été entièrement ravagé.

Madame R O L L A N D.

Pourquoi ne nous l'avoir pas écrit ?

G E O R G E S.

Pour ne point t'inquiéter.

Madame R O L L A N D.

Je ne suis pas riche ; mais nous aurions partagé. Placée par vos bontés chez M. le comte , n'est-il pas juste que je m'acquitte envers vous , lorsque l'occasion se présente ?

G E O R G E S.

Ce sentiment est digne de ton cœur.

Madame R O L L A N D.

Moi , j'ai toujours pensé qu'entre parens , c'est le plus riche qui doit donner à l'autre.

GEORGES.

Connois tu bien M. de Florainval ? Sais-tu combien il est sensible , généreux , compatissant ?

Madame ROLLAND.

Ne l'ai-je pas éprouvé moi-même ? Ne l'éprouvé-je pas chaque jour ?

GEORGES.

Si tous les seigneurs lui ressembloient , le payfan seroit plus heureux , & les campagnes mieux cultivées.

Madame ROLLAND.

Vous auroit-il secourus ?

GEORGES.

Sans lui , nous étions ruinés à jamais.

Madame ROLLAND.

Après , après. C'est que ça me fait un plaisir...

GEORGES.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa bienfaisance s'exerce envers nous. Si nous avons des chemins , si chacun ne paie de taille que ce qu'il peut en supporter , si la mauvaise foi ne nous chicane plus , n'est-ce pas à lui que nous en avons l'obligation ? Et ces mille écus qu'il fait distribuer annuellement pour l'établissement des pauvres orphelines , c'est encore à ses bontés que nous les devons.

46 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,
Madame ROLLAND *portant la main à ses yeux.*

Le brave homme ! l'excellent homme !

GEORGES.

Ces payfans que j'ai amenés avec moi, les as-tu
vus ?

Madame ROLLAND.

Oui, & leurs femmes aussi.

GEORGES.

Ce sont les nouveaux mariés de cette année ; ils
viennent remercier monseigneur.

Madame ROLLAND.

Ah ! comme j'aurai soin d'eux !

GEORGES.

J'avois proposé à gros Pierre & à Mathurin d'être
du voyage.

Madame ROLLAND.

Qui les a retenus ?

GEORGES.

La crainte d'être obligés d'avouer leur misère à
M. le comte.

Madame ROLLAND.

Il est si naturel d'exposer ses besoins !

GEORGES.

Celui qui a l'habitude du travail aime encore
mieux souffrir que demander.

SCENE II.

Madame ROLLAND, GEORGES,
M. DE FLORAINVAL.

Madame ROLLAND, *à son oncle.*

Je vais rejoindre nos amis, & pourvoir à ce qu'ils
ne manquent de rien.

SCENE III.

M. DE FLORAINVAL, *des tablettes à la*
main; GEORGES, *debout.*

M. DE FLORAINVAL.

BON-HOMME Georges, je devois vous gronder
d'avoir fait à votre âge un trajet aussi pénible.

GEORGES.

La fatigue n'est rien, monseigneur, quand l'hon-
neur de vous saluer vient après.

M. DE FLORAINVAL.

Ce voyage étoit-il donc indispensable?

GEORGES.

N'est-ce pas une obligation à chacun de nous de venir voir de tems en tems le digne maître qui veut bien nous soulager dans nos peines ? Ah ! monseigneur, n'ôtez pas cette consolation à ma vieillesse. Quelques jours de marche , c'est si peu de chose , en comparaison de la joie que j'emporterai avec moi ; sans celle qui m'attend , car toute cette jeunesse & ces bons vieillards que j'ai laissés là-bas , comme ils m'embrasseront à leur retour ! comme ils m'entoureront , pour savoir si monseigneur se porte bien , s'il a toute la satisfaction qu'ils lui desirent , si ses enfans deviennent grands , s'ils lui ressemblent en bonté , en vertu !

M. DE FLORAINVAL.

J'espere bien leur en porter des nouvelles moi-même.

GEORGES.

Quelle joie ce fera dans le canton !

M. DE FLORAINVAL.

Je n'en éprouverai pas moins. Il y a long-tems que mon cœur l'auroit goûtée , si le devoir ne m'avoit éloigné d'eux. Dites-leur , mon cher Georges , que j'irai incessamment m'informer moi-même de leur situation. Je veux les interroger , demander à chacun ce qu'il a souffert , ce qu'il a perdu , s'il a
été

été secouru à propos. Les ordres que l'on donne sont quelquefois si mal exécutés !

GEORGES.

Ah ! monseigneur , rien ne nous a manqué , si ce n'est l'honneur de votre présence.

M. DE FLORAINVAL.

Mais par quel hasard gros Pierre & Mathurin ont-ils été oubliés ?

GEORGES.

Ils étoient absens alors.

M. DE FLORAINVAL.

C'est différent. Quels sont ces gens que j'ai vus avec vous ? Ils m'ont parlé de remerciemens , de mariage , d'une somme de cinq cents livres que chacun d'eux a reçue pour son établissement ; je ne conçois rien à cela.

GEORGES.

Monseigneur , rien n'est cependant plus clair ; c'est M. votre régisseur qui la leur a remise.

M. DE FLORAINVAL.

Je ne me rappelle point. . . . N'importe , je le remercierai d'avoir prévenu mon intention ; & je veux que cette fondation existe à perpétuité.

SCENE IV.

PICARD, M. DE FLORAINVAL;
GEORGES.

PICARD.

M. le comte.

M. DE FLORAINVAL.

Un instant.... Georges allez retrouver ces bonnes gens, & recommandez-leur bien de ne point s'écarter.

GEORGES.

Monseigneur fera obéi.

(En s'en allant, il regarde le comte & joint les mains.)

SCENE V.

M. DE FLORAINVAL, PICARD.

M. DE FLORAINVAL.

Eh bien, Picard, as-tu fait un large butin ?

PICARD.

Immenfe.

M. DE FLORAINVAL.

Voyons.

COMÉDIE.

PICARD.

Quatre rouleaux de louis & une bourse pleine d'or.

M. DE FLORAINVAL.

Voilà mes doutes justifiés.... Resserre tout cela.

PICARD, *remettant le tout dans sa poche.*

Mais, monsieur....

M. DE FLORAINVAL.

Lorsqu'il en sera tems, je t'en indiquerai l'emploi. Avant de donner à mon fils la leçon qu'il n'a que trop méritée, je suis bien aise d'éprouver son cœur de plus d'une manière, & de voir non seulement à quel point il sera affecté de cette perte, mais encore sur qui tomberont ses soupçons.... Le hasard m'a fait trouver ces tablettes, les connoît-*tu* ?

PICARD.

Elles sont à M. le chevalier. (*à part.*) Adieu tous nos secrets.

M. DE FLORAINVAL.

Je vais dans ce cabinet m'amuser à les parcourir; toi, reste ici; observe mon fils, & suis de point en point la conduite que je t'ai prescrite.

PICARD.

Oui, monsieur.

M. DE FLORAINVAL, *en se retirant.*

Elles doivent être bien plaisantes. C'est un recueil

52 L'ECOLE DE L'ADOLESCENCE;
complet d'extravagances; mais au moins n'y trou-
verai-je rien d'affligeant pour mon cœur.

S C E N E V I.

P I C A R D, *seul.*

QUELLE peut être l'intention de M. de Flo-
rainval? Me laisser dépositaire de cette somme! exi-
ger que je la garde jusqu'à ce qu'il m'en indique
l'emploi! Seroit-ce moi qu'il voudroit en gratifier?
Si je le croyois, à l'instant même j'irois....

S C E N E V I I.

LE CHEVALIER, P I C A R D.

LE CHEVALIER.

P I C A R D, *Picard.*

(*Il s'arrêtera tout court à quelques pas de lui.*)

P I C A R D.

Je parierois que ce sont ses tablettes qu'il cherche.

LE CHEVALIER, *l'air interdit & rêveur.*

Je n'ai plus la force de parler.

P I C A R D.

Eh bien, mon cher maître, qu'y a-t-il pour votre service ?

L E C H E V A L I E R.

Rien.

P I C A R D.

Vous voilà bien rêveur.

L E C H E V A L I E R.

Si tu savois ce que je viens d'apprendre !

P I C A R D.

De qui donc ?

L E C H E V A L I E R.

Des vassaux de papa.

P I C A R D.

Une bonne année dédommage d'une mauvaise.

L E C H E V A L I E R.

Que de malheureux !

P I C A R D.

Il en est de plus à plaindre.

L E C H E V A L I E R, *regardant Picard.*

Leur sort me fait compassion.

P I C A R D.

Il faut bien qu'ils s'en contentent.

L E C H E V A L I E R.

Le tien n'est guere plus heureux.

54 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE;

P I C A R D.

Eh ! que me manque-t-il donc ici ? bien logé ,
bien vêtu , bien nourri , que faut-il de plus ?

LE CHEVALIER.

Mais ta famille est si nombreuse ?

P I C A R D.

Il est vrai que j'ai six enfans , sans compter le septième qui ne tardera pas à paroître.

LE CHEVALIER.

Six enfans qu'il faut nourrir , élever , entretenir.

P I C A R D.

Eh bien , quand je serai vieux ils me nourriront
à leur tour.

LE CHEVALIER.

Oui , mais il en coûte si cher , & tu gagnes si peu !

P I C A R D.

Et ma femme , la comptez-vous pour rien ? Croyez-vous donc qu'elle ne travaille pas aussi de son côté ?

LE CHEVALIER.

Tes gages sont si peu de chose !

P I C A R D.

J'ai le traitement de mes pareils.

LE CHEVALIER.

On ne te les paie peut-être pas exactement :

COMÉDIE.

51

PICARD.

Plût au ciel qu'on payât par-tout comme ici!

LE CHEVALIER.

N'aurois-tu pas quelque procès?

PICARD.

Dieu merci, mes semblables ne les connoissent guere; lorsqu'il nous en survient, nous les vuidons au cabaret.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, Picard, fais-tu où est mon frere?

PICARD.

Je l'ai laissé faisant sa toilette.

LE CHEVALIER.

Tu ne te doutes pas combien il t'aime.

PICARD.

C'est me faire beaucoup d'honneur.

LE CHEVALIER.

Il est bon, n'est-ce pas, mon frere?

PICARD.

Mais, oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Quelque chose qu'on lui fasse, il ne se fâche jamais.

PICARD, à part.

Où diable en veut-il venir?.... Oui, monsieur.

Div

56 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE.

LE CHEVALIER.

Je connois ses intentions pour toi.

PICARD.

Je l'en remercie bien sincèrement.

LE CHEVALIER.

On dit qu'il a beaucoup d'or.

PICARD, *à part.*

Serois-je découvert?.... M. c'est ce que j'ignore.

LE CHEVALIER.

S'il te l'offroit, comme il me l'a dit, il faudroit l'accepter.

PICARD, *à part.*

Je suis sur les épines..... Monsieur, je ne demande rien.

LE CHEVALIER.

Il se trouble, je tremble d'en avoir trop dit.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, PICARD, LE
VICOMTE, *dans un autre habit.*

LE VICOMTE.

MON frere..... Picard..... Ne l'avez-vous pas
vue? (*Il cherche sur lui.*)

PICARD, *à part.*

Nous y voilà.

LE CHEVALIER.

De quoi voulez-vous parler?

LE VICOMTE.

Je la cherche en vain. Je suis d'une inquiétude mortelle.

LE CHEVALIER.

De grace, expliquez-vous, mon frere.

LE VICOMTE, *regardant à terre & de tous côtés.*

Je l'avois, j'en suis certain.

PICARD, *à part.*

Cela ne commence pas mal. (*Haut.*) Ne peut-on savoir, monsieur?

LE VICOMTE.

Picard, que l'on change à l'instant les gardes de cette ferrure.

LE CHEVALIER, *à part.*

Empêchons-le d'aller à son secrétaire. Mon frere, moi, je vais vous tranquilliser. (*Il va prendre la clef.*) La voici.

LE VICOMTE, *avec plus d'agitation.*

Il ne me souvient pas de l'y avoir laissée. Je tremble.

(*Il s'avance comme s'il vouloit ouvrir le secrétaire.*)

58 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Qu'allez-vous faire ?

LE VICOMTE.

M'affurer par mes yeux.

PICARD, *à part.*

Le vilain !

LE CHEVALIER *à son frere, & de maniere que
Picard ne l'entende pas.*

Un instant, mon frere, un instant.... Songe
donc que Picard est là ; n'aye pas l'air de soup-
çonner sa probité. Ne peux-tu donc attendre ?

LE VICOMTE.

Attendre, quand je suis au supplice.

*(Il s'échappe & met la clef au secrétaire, disant en
l'ouvrant.*

Je suis volé !

(Il porte la main à son front & reste immobile.)

PICARD.

La crise commence.

LE CHEVALIER, *à part.*

Eloignons Picard.... Mon ami, tiens-toi à la porte
de cet appartement, & fais en sorte que personne
n'y entre.

PICARD.

Vous serez satisfait.... Et nous, courons infor-
mer M. le Comte de ce qui se passe ici.

SCÈNE IX.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE.

ON aura saisi le moment.

LE CHEVALIER.

Quoi ! mon frere, un événement pareil a-t-il le droit de vous affliger ?

LE VICOMTE.

Si je connoissois celui.....

LE CHEVALIER.

Tu lui pardonnerois.

LE VICOMTE.

Je n'y résiste plus ; il faut que mon pere en soit instruit. (*Il fait quelques pas.*)

LE CHEVALIER, l'arrêtant.

Tu n'en feras rien ; je connois ton cœur, il n'est pas méchant.

LE VICOMTE.

Mais il est juste.

LE CHEVALIER.

Et que t'importe-t-il donc d'avoir un peu plus un peu moins d'or ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, Madame ROLLAND;
PICARD, M. DE FLORAINVAL.

(*Ils entrent doucement sans être aperçus.*)

LE VICOMTE.

C'EST inutile, je n'écoute rien.

LE CHEVALIER.

Et si celui que tu vas dénoncer n'avoit écouté que le cri du besoin, s'il étoit pere de famille, s'il t'étoit cher, s'il avoit été l'ami, le compagnon de ton enfance. ...

LE VICOMTE.

Qu'entends-je!.... Se pourroit-il que Picard....

LE CHEVALIER, *avec inquiétude.*

Picard!... (*Avec une gaieté affectée.*) Non, tu n'y es pas.... Mais c'est assez te tourmenter. (*Gaiement.*) Le coupable, puisqu'il faut te le nommer, je le connois, & beaucoup.

LE VICOMTE.

Apprenez moi donc.

LE CHEVALIER.

Appercevant une clef à ce secrétaire, il l'a ouvert d'abord sans intention; mais à la vue de l'argent qu'il

renfermoit, il a pensé qu'en le donnant de ta part aux vassaux de papa, il prévienendroit ton intention.

LE VICOMTE.

Et quel est celui qui a eu cette témérité?

LE CHEVALIER, *riant*.

C'est moi.

M. DE FLORAINVAL.

Il vous trompe; c'est Picard.

LE CHEVALIER, *se jettant aux genoux de son pere*.

Ah! mon bon papa, grace pour Picard.

M. DE FLORAINVAL. (*Il relève son fils, l'embrasse.*)

Rassure-toi, mon cher enfant, il n'a rien fait que par mes ordres.

LE CHEVALIER.

Que ce mot me fait du bien!

M. DE FLORAINVAL, *après avoir donné tout bas un ordre à Picard, qui se retire*.

M. le vicomte, mes doutes sont malheureusement éclaircis. La passion la plus vile souille & dégrade votre cœur; ce n'est point par des discours que j'entreprendrai de le ramener à la vertu, mais par la force de l'exemple, prenez ces tablettes.

LE CHEVALIER.

O ciel! ce sont les miennes.

M. DE FLORAINVAL.

Lisez-les, lisez les chaque jour; elles vous apprendront l'usage que le riche doit faire de son superflu. Vous y verrez que pendant qu'un sentiment fordide

62 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE;

vous portoit à enfouir un métal incapable de rien produire par lui-même; votre frere l'employoit à soulager des malheureux, à prévenir l'indigent honteux, à répandre l'aisance sur tout ce qui l'environne, à se faire chérir, adorer; car il n'est personne ici qui ne l'aime comme son propre fils, tandis que vous.... Je n'acheverai pas, pour ne point décourager votre ame, & lui laisser l'espoir du repentir. (*Lui donnant les tablettes.*) Quand m'en donnerez-vous de semblables?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES, PAYSANS;
PAYSANNES, au nombre de douze, PICARD.

Pendant cette scene, le vicomte témoigne une douleur muette & graduée, qui ira jusques aux larmes. Son frere, voyant sa douleur, passe auprès de lui, cherche à le consoler par ses caresses, & reprend ses tablettes.

M. DE FLORAINVAL.

MES amis, vous m'avez fait des remerciemens qui ne m'appartiennent pas.... Chevalier, approchez-vous. (*Il le prend par la main & le leur présente.*) Voici votre bienfaiteur.

TOUS LES PAYSANS.

Ah! monseigneur, que le ciel verse sur vous ses

bénédictions! (*Le chevalier embrasse ceux qui sont le plus près de lui.*)

MADAME ROLLAND.

Et moi donc, est-ce que je n'aurai pas mon tour?
(*Elle l'embrasse.*)

M. DE FLORAINVAL.

Mes amis, ne croyez pas que le vicomte ait été insensible au désastre que vous avez éprouvé. (*Il prend ses rouleaux des mains de Picard.*) Voici ce qu'il m'a chargé de vous faire accepter, en vous demandant pour l'avenir votre estime, votre attachement, & vous promettant de travailler à s'en rendre digne.

TOUS LES PAYSANS.

Ah! Monseigneur!

LE VICOMTE.

Ah! j'en mourrai. (*Il sort précipitamment & sans rien dire.*)

(*Le chevalier suit des yeux son frere.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE VICOMTE.

M. DE FLORAINVAL.

Où va-t-il ainsi? je tremble d'avoir mis son cœur à une trop forte épreuve.

LE CHEVALIER.

Comme il court!.... Je suis d'une inquiétude...

64 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

M. DE FLORAINVAL.

Seroit-ce le remord?.... Mais non, le ciel ne m'accordera pas cet excès de bonheur.

LE CHEVALIER, *les yeux toujours fixés sur l'endroit par lequel son frere est sorti.*

Il ne paroît plus..... Si j'allois.....

M. DE FLORAINVAL.

Quelle que soit la cause de sa douleur, je ne me sens pas la force de la prolonger davantage.... Picard, suivez mon fils, ne le quittez pas un instant.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Le voilà, le voilà.

SCENE XIII, & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE VICOMTE, une cassette à la main.

LE VICOMTE. (*Il se jette aux genoux de son pere.*)

MON pere, j'embrasse vos genoux; rendez-moi votre tendresse; sans elle il ne m'est plus possible d'exister... Je ne suis plus cet homme insensible qui fermoit l'oreille aux cris de l'infortune. Prenez pitié de mes larmes, prenez pitié de mon désespoir. N'exposez pas votre fils à périr de honte & de regrets.

M. DE FLORAINVAL, *avec transport.*

Le ciel auroit-il exaucé mes vœux!

Le

COMÉDIE.

65

LE VICOMTE.

Cette cassette est remplie d'or, mais je sens que j'ai perdu le droit d'en disposer; mon pere, ordonnez-en le partage.

M. DE FLORAINVAL.

Ah! voilà les pleurs que j'attendois de ta sensibilité. Embrasse-moi, mon enfant; je te rends mon estime, ma tendresse; prends cet or, ne consulte que ton cœur; l'honneur de placer tes bienfaits n'appartient plus qu'à toi seul.

LE VICOMTE, *donnant la cassette à Georges.*

Tiens, Georges, tiens, mon ami, accepte pour toi, pour ta famille, pour ces bonnes gens. Ah! j'oubliois...

PICARD.

Encore une bourse!

LE CHEVALIER.

Bon, voilà mon argent placé comme je le desirois.

GEORGES.

M. le vicomte, quelle bonté!

LE VICOMTE.

C'est une restitution que je fais aux malheureux.

PICARD.

Quelle métamorphose!

MADAME ROLLAND.

Je n'en reviens pas.

LE VICOMTE.

Mon frere, mon ami, que ne te dois-je pas !...

E

66 L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE.

Si mon cœur s'est ouvert à la sensibilité, s'il s'est montré digne du tien, s'il reconnoît aujourd'hui que la bienfaisance est la source de tous les plaisirs, c'est à toi seul qu'il en est redevable.

(Il se précipite dans les bras de son frere.)

M. DE FLORAINVAL.

Que je reconnois bien-là le pouvoir de l'exemple! Eh bien, mon ami, conviens que ton ame éprouve en ce moment un plaisir dont elle n'avoit pas encore joui. Il ne tiendra qu'à toi qu'il se renouvelle chaque jour. S'il t'arrivoit de cesser d'y être sensible, redemande au chevalier ses tablettes; elles te rappelleront que le superflu du riche est le patrimoine du pauvre.

F I N.

Lu & approuvé pour la représentation & l'impression. A Paris, le 27 juin, 1789. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, le 27 Juin 1789. DE CROSNÉ.

De l'imp. de la Veuve VALADE, rue des Noyers. 1789.

